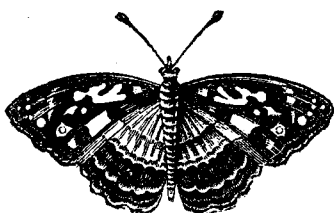


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; M<sup>lle</sup> Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

# LE PAPILLON,



JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

## LE RENDEZ-VOUS.

C'était en 1815, à Orléans, lors du licenciement de l'armée de la Loire.

Trois jeunes officiers de cavalerie étaient réunis autour d'une table à l'hôtel de la Couronne. Les rapports de l'âge, une sympathie d'humeur et le partage des mêmes dangers, des mêmes plaisirs, les avaient liés de cette amitié franche et expansive, comme on l'éprouve à vingt ans : on ne connaît pas encore les hommes, et l'on ne prend de la vie que ce qui plaît.

C'était peut-être le dernier repas qu'ils faisaient ensemble : ils allaient se quitter, peut-être pour ne plus se revoir.

L'un d'eux avait un peu de fortune; il allait employer quelques années à courir le monde; le second, dont toutes les idées avaient été dirigées vers l'état militaire, se proposait de reprendre du service; le troisième, qui avait été soldat malgré lui, espérait, en allant à Paris, trouver facilement une place. Toutes ces pensées, qui les préoccupaient fortement, avaient répandu sur leur front un air insolite de tristesse et de vague inquiétude. Et puis leur carrière sitôt rompue, et puis les malheurs de la patrie, et puis leurs camarades, leurs frères d'armes morts à Waterloo! Tout cela n'était pas de nature à les égayer. Ils se lèvent de table, les larmes dans les yeux, et ils vont se sépa-

rer. — « Mes amis, dit le plus jeune des trois, faisons-nous une promesse : quelle que soit notre destinée, dans quelque pays que le sort nous jette, quelque position qu'il nous réserve, jurons que dans cinq ans, à pareille heure, nous nous trouverons à un rendez-vous convenu, et que nous nous raconterons tout ce qui nous sera arrivé pendant notre longue séparation. » On s'engage sur l'honneur, on s'embrasse, et l'on se quitte.

Il était quatre heures.

C'était en 1820. Un pouvoir, qui voulait paraître d'autant plus fort qu'il avait la conscience de sa faiblesse, opprimait la France, rêvait des conspirations et dressait des échafauds. La journée était sombre et pluvieuse, et cependant la moitié de Paris était dans les rues; la place du Palais de Justice, le pont au Change et tous les alentours étaient noirs des flots du peuple; les ouvriers avaient quitté leur travail, les femmes leurs ménages, les enfans avaient fait l'école buissonnière. Tous ces gens, la curiosité dans les yeux et la joie au cœur, se pressaient, s'étouffaient pour arriver plus tôt à un point qui paraissait le seul but des efforts de tous. Un homme, jeune, brillant, plein de vie et de bonheur, allait mourir de la main du bourreau. Enveloppé dans une conspiration, on l'a-

vait sacrifié à la panique royale, et ils étaient là pour épier ses tortures, pour jouir de ses angoisses.

Des acclamations se font entendre ; on bat des mains : c'est le cortège qui s'avance lentement.

Quatre heures sonnaient à l'horloge de l'Hôtel-de-Ville.

Fidèles à leur promesse, les trois amis étaient au même rendez-vous : l'un dans la funèbre charrette, l'air calme et résigné ; l'autre à ses côtés, en costume ecclésiastique, lui prodiguant, au nom du dieu qui pardonne, tous les secours de la religion ; le troisième, sous les habits d'un gendarme, l'œil sec et la figure impassible, était à cheval aux pieds de l'échafaud !

## LA MAÇONNERIE.\*

POÈME PAR M. CÉZENA.

Il n'y a pas six semaines que nous annonçons une ode, de ce jeune poète, consacrée à la mémoire du fils de Napoléon, et déjà nous avons à enregistrer une nouvelle production du même auteur. Celle-ci est beaucoup plus capitale que l'autre et nous y retrouvons avec plaisir toutes les qualités de la première ; malheureusement aussi nous y voyons encore quelques-unes des tâches que la critique avait déjà signalées. Mais écrire ainsi à 17 ans, c'est se préparer un bel avenir !

Le nouveau poème de M. Cézena manque peut-être un peu d'unité ; ce sont tout simplement des vers sur la maçonnerie ; mais ces vers sont presque toujours énergiques et colorés ; ses expressions sont peut-être un peu prétentieuses, mais elles ne manquent pas de vérité et surtout d'une observation de notre époque qu'on ne s'attendrait pas à trouver aussi mûre dans une aussi jeune tête.

Pour justifier nos éloges nous citerons au hasard quelques vers de M. Cézena :

Le grand vaisseau du globe, égaré dans sa course,  
Sans boussole et sans Dieu, s'est tourné vers la bourse ;  
Du génie à l'argent la foi croule et s'en va  
Comme à Rome ; il est temps de crier : Jéhova !  
Jéhova ! Jéhova ! car la tempête est forte  
Et nul ne sait encore où le vent nous emporte,  
Et si ce long roulis qu'on entend sous nos pas  
Du naufrage éternel ne nous avertit pas.  
Jéhova ! l'horizon est pâle comme une ombre ;  
Et de quelque côté qu'on cherche tout est sombre !  
A peine par momens, de sinistres lueurs,  
Traversent le lointain au milieu des clameurs,  
Et montrent aux rochers, palpitant d'épouvante,  
La mer s'ouvrant, ainsi qu'une tombe vivante,  
Et dans ses flancs nerveux dévorant à la fois  
Armes, clefs, écussons, autels, trônes et lois !

Certes, il y a ici richesse de pensée et richesse d'expressions, et la pièce de M. Cézena renferme plusieurs passages d'une aussi haute portée. Nous la recommandons avec confiance à tous ceux qui aiment les beaux vers, et à tous ceux qui rendent justice à une institution qui mérite les respects de tous, puisqu'elle a compté dans son sein presque toutes nos sommités politiques, savantes, et littéraires.

## ADIEU ?

A MON AMI PROSPER VALMORE.

Ami, rappelle-toi ces jours de causeries,  
Où, mon bras à ton bras, ton cœur à mon côté,  
Nous errions aux Broteaux, à travers les prairies,  
En savourant l'air frais qu'embaume un soir d'été ;  
Où notre ame fondait en molles rêveries  
Jusqu'aux portes de la cité !

Alors, je m'en souviens, parfois en cette ivresse  
Que l'on goûte en causant comme on cause entre amis,  
Un pressentiment vague alarmant ma tendresse,  
Me parlait d'un départ aux coups du sort soumis,  
Et voilant l'avenir d'une sombre tristesse  
Effeuillait les beaux jours que je m'étais promis.

Comme la jeune fille aux danses d'une fête,  
Comme la fiancée en ses rêves d'amour  
S'interrompt, et se dit en inclinant la tête :  
Amour, fête et plaisir, tout nous fuit à son tour !  
Ainsi je me disais, en mon ame inquiète,  
Il faudra nous quitter un jour !

Cette amère pensée empoisonnait ma joie :  
Sombre et découragé comme le mécréant  
Qui ne voit dans la tombe où tout bonheur se noie  
Qu'un océan sans fond, qu'un abîme béant,  
Je sondais l'avenir qui pour nous se déploie  
Et, te perdant, mon cœur caressait le néant.

Aujourd'hui dans mon sein la lumière s'épanche  
De ton départ futur je ressens tout l'effroi ;  
A l'approche d'avril, triste mon front se penche,  
Et chaque jour qui fuit me fait rentrer en moi,  
Car c'est encore un jour que le temps me retranche  
Des jours qu'il me compte avec toi.

Ami, qui, dans mon cœur, as lu comme en un livre,  
Depuis qu'en d'autres lieux bientôt tu dois courir,  
A des regrets sans fin mon amitié se livre :  
Le malheur qu'on prévoit chaque jour fait souffrir,  
Et nous ne voudrions plus continuer à vivre  
Si nous connaissions l'heure où nous devons mourir.

\* A Lyon, chez tous les libraires. Prix : 1 f. 50 c.

Que de fois j'ai rêvé qu'à ton esquif ravie,  
Ma barque irait un jour chercher ton horizon,  
Qu'à ton hamac aussi je suspendrais ma vie !  
Mes rêves les plus beaux m'ont toujours dit ton nom ;  
Et jamais je n'ai vu, dans l'or que l'on envie,  
Que le doux prix de ma rançon.

Oui, libre, sans parens, sans frein qui me retienne,  
Alors, comme l'Arabe errant dans le désert,  
J'irais planter ma tente où flotterait la tienne,  
Egréner le rosaire à nos deux sorts offert ;  
Partout ta destinée aurait été la mienne,  
Et j'aurais sans souffrir avec toi tout souffert.

A ma douleur encore une crainte se mêle,  
Et je fais en pleurant des vœux pour ton bonheur ;  
A tes fils, à leur mère, ange à ton sort fidèle,  
Vas-tu construire un nid plus solide et meilleur !  
Pour moi sur tous les bords où volera ton aile  
Je te suivrai toujours du cœur.

Adieu !... ce triste mot, c'est la fin de mon rêve,  
C'est pour moi le réveil qui vient avant le jour...  
Que de biens cet adieu tout à la fois m'enlève !  
Que de trésors couvés ravis à mon amour !  
Avec ton souvenir, prisonnier sur la grève,  
J'y viendrai chaque soir rêver à ton retour.

L. B. (Mars 1852.)

## GRAND-THÉÂTRE.

Chaque jour amène un nouveau début, et on ne peut que féliciter l'administration de l'activité qu'elle déploie ; cette activité est à la fois dans son intérêt et dans celui du public, l'un et l'autre sauront plus tôt à quoi s'en tenir sur le compte des nouveaux sujets.

Vendredi nous avons vu pour la première fois, dans le rôle de *Belfort des Visitandines*, Lorédan engagé comme *second ténor* et *Elleviou*. Ce jeune homme n'a encore aucune habitude de la scène, mais il est élève du Conservatoire et ce titre promet. Malheureusement sa voix est excessivement faible, et quoiqu'il ait l'air de savoir la conduire assez bien, nous doutons qu'elle puisse jamais produire un grand effet ; il fera bien de s'en tenir aux rôles qui exigent plutôt de la grâce que de la force ; nous attendrons, au reste, un second début pour asseoir notre opinion sur le compte de cet artiste, d'autant qu'il tremblait, sans exagération, comme une feuille le jour du premier, et que cette crainte, que nous ne blâmerons jamais dans un jeune homme qui a l'honneur de débiter sur le Grand-Théâtre de Lyon, a pu paralyser ses moyens, et l'empêcher de se montrer avec tous ses avantages ; qu'il s'attache surtout à bien prononcer et à faire sortir sa voix, car

moins on a d'organe plus il faut d'art pour en tirer parti !

Le même jour M<sup>lle</sup> Leroux a fait son premier début dans *les Jeux de Paris* ; cette danseuse a de très-beaux yeux et une très-jolie jambe ; elle appartient à une bonne école, et nous croyons qu'elle sera fort bien dans la danse *demi-caractère*. Elle a des poses gracieuses, une grande vivacité et un jarret très-élastique.

M. Lerouge, qui a paru auprès d'elle, a peut-être un peu de raideur, mais il ne manque ni de force ni d'aplomb. Ragaine et sa femme, qui faisaient leur rentrée dans le même ouvrage, ont été accueillis comme d'anciennes et bonnes connaissances ; le premier a dansé avec M<sup>lle</sup> Leroux le pas de *Cendrillon* de manière à mériter tous les suffrages, et la seconde a exécuté brillamment, avec M. Lerouge, un pas assez difficile. Nous voyons avec plaisir que le ballet n'a pas dégénéré.

Welsch et Dupré ont fait dimanche leurs seconds débuts dans la jolie comédie des *Deux Ménages*, et tous deux ont recueilli de nombreuses marques de satisfaction. C'était justice, car tous deux ont du talent, et tous deux contribueront, chacun dans leur genre, à la prospérité de notre théâtre. Nous dirons seulement au premier : accélérez un peu moins votre débit, et calculez davantage vos effets de scène ; et au second : défiez-vous de tout ce qui sent la charge ; car, sur un théâtre comme celui de Lyon, la charge est le plus grand ennemi du vrai comique.

Dimanche, on a redonné la *Pie voleuse*. Le public s'est montré cette fois beaucoup plus juste pour Cœuriot, et M<sup>me</sup> Pépin n'a pas eu à se plaindre de nouveau de l'injustice de quelques spectateurs. C'est une amélioration dans nos mœurs dramatiques, et nous nous faisons un plaisir de la constater. Les sifflets passent, et le talent reste ; c'est tout ce que nous demandions !

Serda a continué de mériter au dernier point les suffrages des connaisseurs. Voix superbe, excellente méthode, goût parfait, ce chanteur a tout ce qu'il faut pour se placer à la tête de son emploi ; c'est une acquisition que le hasard nous a fait faire, et que tout notre désir doit être de pouvoir conserver long-temps. On sent que cet artiste a travaillé sa voix en Italie, dans cette terre classique du chant, et que chez lui il y a autant de science acquise que de dons naturels, ce qui n'est pas peu dire.

Au total, la 2<sup>me</sup> représentation de la *Pie voleuse* a été encore plus satisfaisante que la première, et nous voyons avec plaisir nos acteurs marcher à grands pas vers cet ensemble si important pour l'exécution de nos partitions capitales.

Nous ne terminerons pas sans dire un mot de l'orchestre qui fait véritablement de grands progrès sous son habile chef, M. Pépin, mais qui a besoin encore de se perfectionner. Nous signalerons d'abord plusieurs défauts, indépendans peut-être des artistes qui le composent, mais qui n'en existent pas moins. Il nous a été

impossible jusqu'à présent de distinguer une note d'alto ; nous en ignorons le nombre, mais ce qu'il y a de certain c'est qu'il est insuffisant et qu'on peut hardiment le doubler. Les basses sont extrêmement faibles aussi ; ces deux parties, si essentielles, sont maigres et pauvres, et pourtant ce sont elles qui, dans un orchestre, lient, nourrissent et soutiennent toutes les autres. Le *crescendo*, si fréquemment employé maintenant dans la composition, est aussi faiblement exécuté, il ne faut pas s'y méprendre, ce n'est pas seulement un passage du *piano* au *forte*, c'est un nombre de mesures donné pour faire entendre *graduellement* depuis la plus faible nuance jusqu'à la plus forte ; le mot *crescendo* ne peut se rendre convenablement en français ; bien compris, il renferme toute une phrase, tout un effet musical ; il a besoin d'être perfectionné, tant par l'orchestre que par les chœurs qui sont d'une inégalité désespérante ; ceux d'hommes seuls vont passablement, et, quoique l'on dise que les dames ne gâtent jamais rien, nous pouvons, plaisantant de part, affirmer qu'ici elles gâtent très-souvent les chœurs.

#### THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Ce théâtre, après cinq mois de clôture dont les embellissemens voisins ne se sont que trop senti, s'est enfin r'ouvert samedi dernier. La troupe est restée à peu près la même, sauf MM. Breton et Raçon qui arrivent en remplacement de MM. Bernard-Léon et Achard, artistes que l'on regrettera long-temps ; et MM. Eugène et Volnay qui rempliront les emplois de premiers amoureux, laissés vacans par le départ de Prudent et d'Édouard. M<sup>me</sup> Herdliska, celle qui fit pendant plusieurs années les beaux jours du *Théâtre-Français* de Bordeaux, vient remplacer M<sup>lle</sup> Hortense, et la grande réputation qui l'a suivie partout est un garant du succès qui l'attend à Lyon ; nous la verrons probablement samedi prochain dans *Un de plus*, vaudeville nouveau en trois actes, que l'on monte pour ses débuts et pour ceux de M. Breton.

Les embellissemens faits à la salle des Célestins ne lui laissent aucune ressemblance avec ce qu'elle était autrefois ; les balustres *rococo* qui garnissaient la devanture de ses loges et qui écrasaient une coupe de salle aussi légère ont disparu, pour faire place à de jolies peintures de style étrusque, où l'artiste chargé de la restauration a su entremêler avec art quelques jolies fleurs. Le plafond nous a paru assez riche, quoique appartenant au même style, généralement employé dans tout le décors ; son dessin fort simple, mais de très-bon goût, offre un coup-d'œil agréable et harmonieux. Les dames surtout devront savoir gré à l'artiste du soin qu'il a apporté dans le choix de ses couleurs et dans leur combinaison qui est toute à l'avantage des toilettes, et qui les fera ressortir admirablement. M. Mathieu, déjà avantageusement connu comme peintre, vient d'attacher un nouveau fleuron

à sa couronne, et nous ne pouvons que le féliciter, au nom du public, d'avoir su faire à la fois aussi vite et aussi bien.

Après avoir rendu justice à la partie matérielle, revenons à la partie morale du théâtre, et enregistrons le premier début de Raçon dans *Va-de-bon-cœur* et *Rabelais*. Cet acteur a de l'aplomb et de l'habitude ; il a peut-être cherché trop à brûler le rôle de *Va-de-bon-cœur*, mais il a été assez bien dans *Rabelais*. Sans approcher de la rondeur et de la bonhomie de Bernard-Léon, il s'est tiré adroitement de la comparaison en donnant à son rôle une couleur tout différente ; il a surtout chanté avec goût le grand couplet de détail de la fin, et malgré quelques légères marques d'improbation, adressées plutôt à la faiblesse de son entourage qu'à lui, il a su recueillir les suffrages d'une portion du public. C'est déjà beaucoup, quand on vient remplacer un artiste comme Bernard-Léon, et avec du courage et du zèle, nous espérons que Raçon tiendra convenablement sa place aux Célestins.

Nous ne terminerons pas cet article sans consigner ici les justes bravos qui ont été prodigués, samedi, à MM<sup>mes</sup> Faivre et Adam, dès leur entrée en scène. Le public, toujours juste, leur a prouvé ainsi le plaisir qu'il éprouvait à les revoir. Plusieurs autres acteurs n'ont pas été aussi heureux.

M. Flandrin, l'un des artistes les plus distingués de Lyon, vient de remporter, à Paris, le grand prix de peinture.

Le public désirant souvent connaître le spectacle du lendemain ou des jours suivans, et cette connaissance pouvant être utile à la fois aux spectateurs et à la direction, nous donnerons à l'avenir, dans chaque numéro de notre journal, le répertoire tel qu'il aura été composé pour la semaine. Nous n'en garantirons cependant pas l'exactitude, car il y a au théâtre mille raisons qui peuvent forcer à changer la composition des spectacles, mais nous enregistrons d'avance ceux qui auront été arrêtés, *sauf les changemens que pourraient motiver les circonstances ou les indispositions.*

#### RÉPERTOIRE COURANT.

Aujourd'hui, mardi : *Le Secret du ménage* ; *Jean de Paris* ( 2<sup>me</sup> début de Lorédan par le rôle de Jean ).

Mercredi : *Le Possédé* ; *Le Rossignol*.

Jeudi : *Le Mari et l'Amant* ; *La Muette de Portici*, ( 1<sup>er</sup> début de M. Lecomte dans le rôle de Mazaniello ).

Vendredi : *Les Deux Frères* ; *le Maître de chapelle* ; *la Somnambule villageoise*. ( 1<sup>er</sup> début de M<sup>me</sup> Lecomte. )

A VENDRE. — Au prix de 12,000 fr. Domaines de 45 hichérées en jardin, pré, pré-verger, terres, vignes, bois, etc., eaux abondantes, situé à deux lieux de Lyon, affermé 400 f. S'adresser à M. CHAPEAU, rue des Célestins, N° 6.